

LEMIEUX, Raymond et Micheline MILOT, dir., *Les croyances des Québécois. Esquisses pour une approche empirique.* Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992.

Solange Lefebvre

Volume 48, numéro 1, été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305309ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305309ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefebvre, S. (1994). Compte rendu de [LEMIEUX, Raymond et Micheline MILOT, dir., *Les croyances des Québécois. Esquisses pour une approche empirique.* Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 48(1), 102–104. <https://doi.org/10.7202/305309ar>

LEMIEUX, Raymond et Micheline MILOT, dir., *Les croyances des Québécois. Esquisses pour une approche empirique*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992.

Les textes de ce collectif livrent une part des résultats de la grande recherche commencée en 1985 sur *Les croyances des Québécois*, dans la région de Québec, par des professeurs et étudiants membres du Groupe de recherche en sciences de la religion de l'Université Laval. Les douze textes de l'équipe, mettant à contribution plusieurs disciplines des sciences sociales, s'attachent à expliquer l'évolution et l'adaptation des croyances au monde contemporain, selon des critères de fonctionnalité. Plusieurs modes d'entrevues sont utilisés, en tenant compte des variables d'âge, de sexe et de scolarité. Nous aurions tous des croyances, religieuses ou non, c'est-à-dire que nous aurions «tous accès à un espace imaginaire qui dépasse nos rationalités et nos logiques», ce rapport structurant notre être au monde et à l'autre (p. 41, 43). Pour explorer cet espace, l'équipe s'attache à répertorier, situer et analyser les *énoncés de croyances*, comme autant de stratégies pour faire sens, selon la définition suivante: il s'agit d'«énoncés — c'est-à-dire de *faits de langage* — concernant des *réalités objectives* ou posées comme telles, *non vérifiables* par les moyens normaux de la raison mais *mobilisateurs* pour les sujets qui les mettent en scène» (p. 60). Débordant au premier regard l'orthodoxie des cadres chrétiens traditionnels, les croyances (plus de 450!) semblent anarchiques. Mais sous l'incohérence de surface, l'équipe cherche des lois d'organisation. Une typologie de croyances est définie, divisée en quatre polarités ou champs de signification: 1 - les croyances religieuses (R: 45% des énoncés); 2 - les croyances de type cosmique (C: 25%); 3 - les croyances renvoyant au moi (M: 18%); 4 - les croyances de type social (S: 11%) (p. 64-71). Sur l'arrière-fond d'un substrat culturel catholique qui persiste, comment définir les nouveaux modes de régulation des croyances qui le débordent? Lemieux retient la logique du «marché des croyances» en circulation. Les croyants, tels des consommateurs-spectateurs, sélectionnent les croyances selon des critères fonctionnels et affectifs plutôt que rationnels, et selon une dynamique du *provisoire*. Est croyable ce qui est «utile», ce dont «j'ai fait l'expérience», ce qui a «du bon sens», traits proprement modernes. Finalement peu mobilisatrices, les croyances marquent une rupture entre le *dire* et le *faire*. Certains autres traits relèveraient d'une «postmodernité religieuse»: la culture de masse qui exacerbe la subjectivité toujours en quête

de satisfactions; la prolifération des «petits récits» sur l'arrière-fond d'une référence persistante aux grands récits (le catholicisme par exemple); le dépassement de l'opposition entre modernité et religion. Plus loin, en quatrième partie, Alain Bouchard explore l'univers des croyances «exotiques» très répandues (occultisme, ésotérisme, ovni, etc.). Il ajoute à la thèse d'une religiosité postmoderne en soulignant le caractère ludique de ces croyances, à l'âge de l'information et de l'«empire de l'éphémère»: «la croyance-clip est maîtresse, elle s'ajuste au moment, elle permet de jouer un rôle sur la scène du social et de s'identifier à un réseau.» (p. 321)

L'équipe a tenté de préciser l'«axe mobilisateur» des croyances de la sorte: en interrogeant le fondement de la certitude, l'enracinement historique, le comportement, les résultats, la fonction, l'espérance rattachés à la croyance. Selon Micheline Milot, si le pôle religieux recueille la majeure partie (46%) des énoncés (signifiant), il n'engage pourtant pas l'univers de représentations des interviewés (signifiés). Par exemple Dieu et les anges, énoncés religieux, peuvent être définis comme de «l'énergie pure» (p. 122). On refaçonne de la sorte l'univers religieux traditionnel à partir du pôle cosmique, et ceci pourrait annoncer un processus de désidentification par rapport au catholicisme. Milot note aussi parfois une «complémentarité fonctionnelle» entre les pôles: «Dieu a aidé mon mari à guérir (R)... Je crois aux boules de cristal, parce que c'est arrivé: j'avais eu l'annonce du cancer du poumon de mon mari (C).» Se rencontrent en outre des «glissements notionnels», dont l'un des plus répandus est celui de la croyance en la réincarnation, «parce que c'est écrit dans les Évangiles». Certains répondants subordonnent le champ de signification à la référence religieuse: «quelqu'un qui veut, peut tout», mais «seule la foi peut déplacer des montagnes» (p. 127), ou encore puisent selon les situations dans plusieurs champs de signification. Les deux textes qui suivent, signés respectivement par Alain Lebœuf et Gilbert Guindon, et Réginald Richard, poursuivent toujours la logique cachée, traitent des rapports multiples entre les pôles, soit de complémentarité, de redéfinition, d'incompatibilité, etc. Ainsi, par exemple, la dominante religieuse supporte une sous-dominante cosmique complémentaire; mais la dominante cosmique tend à remodeler davantage la sous-dominante religieuse.

La troisième partie traite de la question de «dieu». L'équipe analyse les croyances en un Dieu personnel (R), un Dieu comme dimension cachée de nous-mêmes (M), de l'univers (C), de la société (S), et en mesure les degrés d'intensité. Bon nombre d'enquêtes révèlent que de 85% à 90% de la population québécoise répond «oui» à la question: «Croyez-vous en Dieu?». Selon le groupe de recherche, le signifiant «dieu» est polysémique, et le paradigme personnel ne domine plus la réalité québécoise. Hypothèse intéressante, le pourcentage de fréquentation des grands rites de passage catholiques correspond à la référence générale à «dieu». Le taux de pratique régulière, beaucoup moindre, se rapproche de celui de l'adhésion d'intensité forte à un Dieu personnel. Meunier, Montminy et Saracchi estiment qu'une transformation profonde de la culture et de l'imaginaire est en train de se produire, conduisant possiblement à un renforcement du pôle cosmique, ce qui ressort déjà au sein d'un groupe de jeunes cégépiens (GIGNAC).

André Couture offre une analyse comparative des discours «réincarnationnistes» de Shirley McLaine (Nouvel Âge) et de Swâmî Prabhâda (Conscience de Krishna). L'importance du contexte ressort nettement. Prabhâda prêche la soumission aux textes védiques et considère que la réincarnation est un cul-de-sac, en attendant la libération dans le paradis de Krishna. McLaine présente la réincarnation comme un enseignement absolu, expression de la créativité humaine et spirituelle personnelle, de l'auto-libération par l'ego. La dernière contribution de Yuki Shiose et Jacques Zylberberg fait une observation participative du cours d'enseignement religieux dans une école primaire. Ce texte tranche par son analyse très critique, parfois ironique, du jeu de séduction de l'enseignant qui «aliène» l'élève en le maintenant dans le giron québécois-catholique, selon le schème d'exclusion «nous» et «les autres». Notons que cette analyse glisse facilement du particulier au général. Mais par ailleurs, ce qui frappe davantage le lecteur est la soudaine analyse critique et évaluative volontairement évitée dans tout le reste de l'ouvrage. Ainsi le «moi» et «les autres», logique repérable chez les répondants qui disqualifient généralement les croyances des autres, a-t-elle été relevée, sans plus. Tout au long de l'ouvrage, en outre, s'est-on appliqué à montrer le sens et la cohérence des croyances, ici on affirme que «le non-sens confère le sens!» (p. 372). Nous souhaitons que l'équipe poursuive l'entreprise par une sociologie critique, en identifiant les effets aliénants et régressifs de certaines croyances. Dans bien des cas mentionnés, nous doutons que certaines d'entre elles, bien qu'elles répondent à des besoins de sens immédiats, structurent véritablement l'être au monde et à l'autre. Nous avons tous des croyances qui s'inscrivent dans un espace au-delà des rationalités, soit. Mais se peut-il que nous soyons aussi parfois crédules? Au bilan, ce rapport de recherche, stimulant et intelligent, présente une grande richesse de résultats et d'hypothèses. Il offre des points d'appui à la compréhension d'un univers de croyances passablement éclaté.

*Faculté de théologie
Université de Montréal*

SOLANGE LEFEBVRE